Genèse 32, 23-32 Culte « Renouveau et guérison » Temple de Champel 17 mars 2024

Frères et sœurs,

Nous voilà donc réunis pour vivre ce temps de l'imposition des mains, moment important de notre vie communautaire. C'est un geste précieux, profond, mais un geste tout simple, que l'on peut vivre sans emphase, pathos ou caractère sensationnel. Tout au contraire, c'est dans ls simplicité et l'humilité que l'on veut proposer de vivre en communauté ce geste qui redit la mystérieuse proximité aimante de Dieu. Il ne s'agit pas par cette démarche de voir une efficience particulière dans le geste lui-même. C'est parce que nous plaçons notre confiance en Dieu et en Dieu seul, que nous croyons que quelque chose de l'amour de Dieu peut être vécu à travers ce geste, qui pour lui-même n'a pas de valeur intrinsèque. Il ne s'agit pas non plus de vouloir par là contraindre ou capturer Dieu, mais au contraire se laisser ressaisir par lui, La prière non pas comme demande, ou pire exigence, mais comme un désir de se laisser rejoindre, de s'ouvrir, pas simplement par notre pensée mais en profondeur, à la sollicitude de Dieu.

J'ai eu envie de m'arrêter avec vous ce matin, pour nous préparer à recevoir ce geste, sur ce beau mais très intriguant texte de la Genèse. Jacob est un personnage étrange : il est à la fois un des grands patriarches d'Israël (ne parle-t-on pas du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob), mais en même temps, il n'est pas vraiment à sa place. N'a-t-il pas volé la bénédiction qui de droit revenait à son frère ? Il est à la fois celui qui trompe et qui dérobe la bénédiction, il est également le « trompé » lors de son mariage, puisqu'il ne se retrouve pas d'abord avec la femme qu'il convoitait. Tout cela pour dire que Jacob ne doit pas être très au clair dans sa relation avec Dieu. Il sait bien que Dieu n'est pas dupe et connaît le fond de l'histoire. Il peut tricher avec son père aveugle, avec le peuple, mais pas avec Dieu ! Jacob est entrainé dans une histoire qui le dépasse et qui l'empêche d'être vraiment lui-même. C'est comme s'il était désormais contraint de jouer un rôle. Un sentiment que parfois nous connaissons nous aussi, non pas que nous ayons intentionnellement trompé qui que ce soit, mais parce que nous connaissons aussi cette impression de ne pas montrer aux autres qui on est vraiment. Il faut en effet parfois pouvoir se montrer tel que les autres attendent de nous que nous apparaissions et non pas tels que nous sommes au plus profond de nous. Sans aller jusqu'à ces personnes qui arrivent à avoir des personnalités complètement dichotomiques (à la Dr Jekyll et Mr Hyde), nous pouvons parfois vivre assez longtemps avec ce sentiment d'imposture ou du moins de décalage et en souffrir.

La bénédiction que Dieu nous offre, et qui nous est rappelée ce matin par ce geste de l'imposition des mains, est l'accueil inconditionnel de Dieu sur qui je suis vraiment, une bienveillance sans faille sur mon être profond. Elle me permet d'en finir avec le douloureux et inutile jeu de cache-cache avec Dieu, avec les autres, avec moi-même.

Jacob avait voulu se bénir lui-même, or on ne peut que recevoir de Dieu la bénédiction ; il va devoir la recevoir, non pas comme un usurpateur, mais pour ce qu'il est vraiment. Jacob a donc besoin de se sentir personnellement béni pour ce qu'il est profondément. S'ensuit alors ce magnifique et intriguant passage de la lutte de Jacob la nuit durant avec son « assaillant ». Qui est cet assaillant ? Difficile de le savoir, ce n'est volontairement pas très clair ; mais je crois que l'on peut voir à travers la figure de l'assaillant tout ce qui nous contrarie, toute l'adversité qui nous arrive qui inéluctablement crée un contentieux avec Dieu. Dans l'adversité, il y a quelque chose d'un combat avec … ou contre Dieu. Cette lutte est rude, elle dure toute la nuit. Jacob, même s'il ne « perd » pas, n'en sort néanmoins pas indemne. Comme toute adversité, si on la traverse, elle laisse des traces. Pour Jacob, c'est peut-être cette image qu'il donne de lui-même (et qui l'empêche d'être béni) qui va être démolie. De fait, c'est cette lutte qui permettra finalement à Jacob d'être béni. On entre alors là sur un terrain délicat, sur la valeur ou le sens de la souffrance. Je ne crois pas au caractère pédagogique de l'adversité, comme si Dieu nous l'envoyait *in fine* pour notre bien. Non, Dieu nous aime trop pour vouloir nous faire souffrir. En revanche, ce que ce texte met en lumière, c'est qu'il ne faut pas pour autant regarder toute adversité comme une malédiction, comme un temps dont on ne peut rien retirer sinon malheur et désolation, un temps sans Dieu. Non ! Certes la souffrance n'a pas de sens, n'a pas de valeur pour elle-même, mais il peut y avoir un chemin de sens à travers la souffrance ; on peut essayer de la vivre comme un lieu possible de bénédiction.

C'est vrai que nous avons plus ou moins tous fait l'expérience que c'est le plus souvent dans les moments d'adversité que l'on arrive à découvrir qui l'on est vraiment et que l'on peut sentir cette proximité de de Dieu. Je crois que ce texte de la lutte de Jacob nous apprend aussi que la bénédiction ne vient pas seulement quand tout va bien, car c'est au cœur même de la lutte que Jacob est béni. Non pas la bénédiction comme absence de souffrances ou fin des souffrances, mais la bénédiction dans la bagarre… Cette bénédiction, c'est le « oui » de Dieu pour ta vie quelle qu'elle soit, indépendamment de ce qui peut te blesser. Incroyable texte où Jacob non seulement lutte, mais demande, exige même d'être béni. « *Je ne te lâcherai pas que tu m'aies béni* ». Et Jacob est alors béni ; il est béni « là » ; là, au cœur de sa lutte, là où ça fait mal. Il est béni quand il a donné son nom, c'est-à-dire quand il s'est dévoilé dans son identité profonde et dans sa faiblesse. Cette bénédiction lui permet alors d'advenir finalement à ce qu'il est vraiment, elle est comme un enfantement qui est symbolisé par le fait qu'il reçoit un nouveau nom.

Ce texte est magnifique : il nous redit combien au cœur de nos luttes, Dieu est présent. On ne sait plus toujours si on se bat contre ou avec Dieu dans l'adversité, mais il est là et il est le seul à nous permettre de vivre ces luttes comme des lieux d'un possible redépart dans la vie.

La bénédiction va permettre à Jacob de cesser de tricher ou de jouer à cache-cache. Et Dieu nous fait aujourd'hui la même proposition : quand nous nous sentons écartelés entre ce que la vie fait de

nous et ce que nous sentons que nous pourrions ou devrions être, quand nous nous sentons en « pièces détachées », meurtris par les coups de la vie, le Seigneur nous offre sa bénédiction ; une bénédiction qui n'efface pas la blessure, mais nous permet de redevenir nous-mêmes, de nous sentir soutenus et aimés, bref bénis quoiqu'il arrive.

La bénédiction, par définition, n'appartient à personne si ce n'est à Dieu, en tout cas pas à celle ou celui qui l'administre. Elle nous dépasse largement. Et il faut toujours nous attendre à infiniment plus que ce que l'on peut faire soir-même. Il nous faut croire, dans l'acte de bénir, que Dieu peut multiplier l'effet de nos petits gestes. Le Talmud, dans sa sagesse, nous rappelle qu'il n'y a de bénédiction pour ce qui est compté, pesé, mesuré…. La bénédiction échappe à toute mesure, mais de loin pas à tout effet.

Parfois nous pourrions être gênés de demander la bénédiction, comme si elle était pour les autres, comme si je devais attendre que Dieu décide de me bénir, mais que ce n'était pas à moi de la demander. Or regardez notre texte : j'aime ce moment où Jacob insiste pour recevoir sa bénédiction : « *Je ne te lâcherai pas que tu m'aies béni* ». Il la veut et il l'aura sa bénédiction. Je crois en fait qu'on n'est jamais assez béni, qu'on peut toujours se risquer à la bénédiction. Certes, il ne s'agit pas de vivre ce temps fort particulier de l'imposition des mains à répétitions ; ce qui finirait par en diluer la portée symbolique ; mais la bénédiction ne doit pas pour autant rester un geste rare ou exclusif. Dieu est un Dieu généreux, qui veut nous bénir richement au quotidien dans ce que nous vivons d'heureux ou de plus difficile. Cette bénédiction, nous pouvons la vivre et la sentir se poser sur nous très simplement dans notre prière matinale ou dans un moment de grâce simple mais particulier (à l'écoute d'une belle musique, lors d'une promenade dans la nature, dans le silence de sa chambre). Mais parfois on a besoin de vivre cette bénédiction, d'aller la chercher, à l'image de Jacob qui la quémande, lors d'un moment particulier comme celui que nous allons vivre ce matin, où l'on accepte de se laisser rejoindre et toucher (à tous les sens du terme !), non seulement dans notre foi, mais aussi dans nos émotions. Je l'ai dit : je ne crois pas à l'efficience du geste en tant que tel, encore moins faudrait-il attribuer à celui ou celle qui l'opère un quelconque pouvoir. Il n'y a pas de magisme dans ce geste. Mais ce geste, tout simple, nous redit de manière forte et intime, au-delà de l'explicable et du raisonnable, cette présence de Dieu qui nous bénit en dépit de tous nos combats et nos blessures pour nos donner la force de nous relever en ravivant au plus profond de nous son alliance d'amour. Une bénédiction que le Seigneur nous offre gratuitement et qui peut être vécue comme la possibilité de renaître à soi-même, comme l'occasion d'un relèvement, comme la chance de reprendre sa route avec une force, une confiance et une espérance renouvelées.

Amen

Pasteur Emmanuel Fuchs / Paroisse protestante Rive gauche / 20240317